

## Un pas vers le bonheur :

Lorsque je l'ai aperçue ce matin- là s'engager sur le pont, ma décision était prise. « C'est aujourd'hui que je lui parlerai » me suis-je dit. Depuis la première fois que je l'avais vue passer devant ma boutique, je guettais chaque jour son arrivée. Pratiquement à la même heure, elle franchissait le pont qui séparait la vieille ville des quartiers populaires. Ils avaient été construits au début des années cinquante pour accueillir le flot des nouveaux arrivants. En majorité Polonais et Italiens, ils formaient le gros de la main d'œuvre des mines de fer de la région. Elle portait, je m'en souviens, des bottes de cuir noires, une robe de couleur verte et une veste de velours cintrée qui mettait en valeur sa taille élancée. Un foulard, dont les deux extrémités lui couraient le long du dos, retenait ses cheveux. Un matin, j'avais eu le courage de la suivre. Comme à son habitude, elle marchait d'un pas décidé et j'avais failli à plusieurs reprises la perdre de vue dans le dédale des rues du centre ville. Elle s'est engouffrée dans un immeuble cossu de la rue Guillaume Apollinaire qui abritait les bureaux d'un notaire : je savais maintenant où elle travaillait. Les jours suivants, trop intimidé à l'idée de l'aborder, je l'avais attendue chaque soir au bas de cet immeuble. Lorsqu'elle est arrivée à hauteur du magasin, ce matin-là, j'ai ouvert la porte et j'ai marché vers elle, le cœur tremblant...

(Extrait...)

## Le départ :

Au loin, quelques sirènes retentissaient. Le port disparaissait peu à peu dans la pénombre. Je ne distinguais plus que quelques lumières.

Nous étions maintenant plusieurs à l'arrière du bateau. Seul le bruit des moteurs venait rompre le silence d'une ambiance pesante.

Près de moi, j'entendais quelqu'un pleurer.

Le bruit courait que quelqu'un s'était suicidé juste avant l'embarquement. Pour la toute première fois depuis mon départ, j'avais peur.

Lorsque nous étions montés à bord, un lieutenant nous avait dit que nous serions à Alger dans environ douze heures.

Le jour où j'avais reçu ma convocation, je n'avais pas tout de suite réalisé : je rentrais du parc des buttes Chaumont où j'avais pris l'habitude, les après-midi, de réviser mes cours pour les épreuves d'histoire qui se dérouleraient en septembre ; Maman était assise sur une chaise de la cuisine, les mains posées sur la table où se trouvait l'enveloppe.

A présent, l'obscurité était totale sur le bateau. Je ne sais pas combien de temps je suis resté ainsi. Je me souviens avoir pleuré. Les images se confondaient. Je revoyais le visage de Jeannot, mon petit frère. Je repensais aux nuits passées dans les caves de Saint Germain à écouter du jazz.

Mais le plus troublant était ce sentiment d'une certaine innocence qui était en train de définitivement m'abandonner...

(Extrait...)